

L'oeuvre ouverte

Volume 11, numéro 1, février 1975

Le fragment / la somme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036594ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036594ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1975). L'oeuvre ouverte. *Études françaises*, 11(1), 3–4.
<https://doi.org/10.7202/036594ar>

L'ŒUVRE OUVERTE

Dire qu'on écrit avec des mots, c'est peut-être avancer une contre-vérité : avec des phrases plutôt, des mots serrés dans les réseaux précis que déterminent la syntaxe, les formes et les genres littéraires. Les recueils *s'écrivent* même avec des textes, composent de leur succession une seule grande phrase nombreuse, multiple, bourgeonnante : chacun y conserve une relative autonomie, mais leur rassemblement élève parfois une architecture aux amples proportions. Et le livre, ni résolument unitaire ni simple collection de pièces disparates, se définit alors par la tension entre l'indépendance des fragments et la somme qu'ils édifient.

Écriture en mouvement, un recueil appelle des lectures multiples, attentives aux effets de symétrie, aux grands déplacements structuraux, à tous les parcours possibles. Charlotte Melançon le montre à propos de *Délie* de Scève, dont la composition fermement mesurée en décimales précises et scandée par le retour périodique de cinquante emblèmes propose un espace à grand déploiement. Si Scève renouvelle le récit pétrarquiste au contact du maniérisme pictural de

Fontainebleau, d'Aubigné le fait éclater de l'intérieur en y multipliant les dissonances, les écarts en tous genres, pour y faire entrer, comme le suggère Robert Mélançon, une expérience existentielle de la destruction.

Et un recueil, même s'il est régi par certains canons de composition qui assurent son unité, n'offre jamais qu'une somme inachevée : œuvre ouverte par excellence, toute clôture définitive lui est refusée. C'est le sens que prend chez Claudel l'habitude, dont Françoise Siguret analyse les ambiguïtés, d'ajouter une partie supplémentaire, à la fois incluse et extérieure, à ses recueils. Mais cette ouverture peut devenir le gage d'une libération : ainsi Pierre Nepveu décrit dans la poésie de Michel Beaulieu « le projet avoué d'un ensemble où chacun des poèmes est dépendant des autres sans pour autant constituer une simple strophe dans un long poème continu » qui permet d'échapper au caractère purement immédiat, sans durée, de l'image surréaliste.

Enfin, un substantiel entretien avec Michel Butor vient nourrir ces lectures critiques en proposant le point de vue du praticien aux prises avec les réalités concrètes de l'écriture et pour qui la mobilité des recueils définit une féconde remise en question de tout le langage. L'ensemble du numéro, qui est, aussi, un recueil, s'en trouve éclairé, orienté.